

de l'eau et de la neige, la font bouillir: et voilà de l'hypocras. Un certain jour, des souliers venant d'être quittés tombèrent dans notre boisson. Ils s'y lavèrent à leur aise. On les retira sans aucune cérémonie; puis on but comme si rien ne fût arrivé. Je ne suis plus beaucoup délicat; tant est-ce cependant que je n'eus point soif, aussi longtemps que cette malvoisie dura. » ¹

Inutile d'ajouter que les cabanes des Hurons étaient, en fait de propreté, à l'avenant de

1 Le même missionnaire nous raconte son embarras, la première fois qu'on lui donna sa portion en cabane. « Je jetai les yeux sur mon compagnon, puis je tâchai d'être aussi brave homme que lui. Il prend sa chair à pleine main et vous la coupe morceaux après morceaux, comme on ferait une pièce de pain. Que si la chair est un peu dure, ils vous la tiennent d'un bout avec les dents et de l'autre par la main gauche; puis la main droite joue là-dessus du violon, se servant du couteau pour archet.... Si vous égarez ce couteau, comme il n'y a pas de coutelier dans ces grands bois, vous êtes condamnés à prendre votre portion à deux belles mains, et mordre dans la chair et la graisse aussi bravement, mais non pas si honnêtement, que vous feriez dans un quartier de pomme; Dieu sait si les mains, la bouche et une partie de la face reluisent après cela. Le mal est que je ne savais à quoi m'essayer: de porter du linge, il faudrait un mulet, ou bien faire tous les jours la lessive, car en rien de temps tout se change en torchon de cuisine dans leur cabane. Pour eux, ils essuyent leurs mains à leurs cheveux ou à leurs chiens. Je vis une femme qui m'apprit un secret: elle nettoya ses mains à ses souliers; je fis de même. Je me servais aussi de poil d'original, de branches de pin et de bois pourri pulvérisé; ce sont les essuie-mains des Sauvages. On ne s'en sert pas si doucement que d'une toile de Hollande, mais peut être plus gaiement. » — *Relation* de 1634, p. 35.